

Entretien avec Fernand Dansereau et Monique Mercure

Michel Coulombe

Volume 25, numéro 3, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33533ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (2007). Entretien avec Fernand Dansereau et Monique Mercure. *Ciné-Bulles*, 25(3), 2-9.

« *Je suis un nageur dans une rivière où il y a des courants. Je dois apprendre à les utiliser.* » Fernand Dansereau

MICHEL COULOMBE

L Le cinéma québécois est jeune, on l'a souvent répété, au point que plusieurs sont portés à croire que tout a commencé dans les années 2000. N'empêche, Monique Mercure et Fernand Dansereau, toujours en piste, ont fait leurs premières armes au cinéma dans les années 1950. Lui, en tant que scénariste d'une fiction sur l'éducation syndicale, **Alfred J...** (B. Devlin, 1956), puis à titre de réalisateur de films comme **Le Maître du Pérou** (1958). Elle, en tant qu'actrice, faisant d'abord une apparition discrète dans **Tit-Coq** (R. Delacroix et G. Gélinas, 1952) avant ses véritables débuts dans **À tout prendre** (C. Jutra, 1963).

Au fil des années, Fernand Dansereau a été tour à tour producteur, réalisateur et scénariste. L'écriture des séries *Les Filles de Caleb*, *Le Parc des Braves* et *Caserne 24* l'a fait connaître et apprécier du public. Pendant ce temps, Monique Mercure tournait régulièrement, en français comme en anglais, et remportait en 1977 au Festival de Cannes, le Prix d'interprétation féminine pour son jeu dans **J. A. Martin photographe** (1976), un film de Jean Beaudin. En 1993, l'actrice cumulait le Prix Denise-Pelletier pour les arts d'interprétation et le Prix du Gouverneur général pour les arts de la scène. En 2005, le cinéaste recevait le Prix Albert-Tessier.

Ils se sont rencontrés il y a plus de 40 ans. Leurs chemins viennent de se croiser de nouveau avec le tournage de **La Brunante**, le premier long métrage de fiction de Fernand Dansereau en 25 ans. Prolongement inattendu de **Ça n'est pas le temps des romans**, le film raconte l'histoire de deux femmes de générations différentes qui traversent des moments difficiles. Elles apprennent à se faire confiance entre Montréal et Percé.

De prime abord, lorsqu'ils s'assoient l'un à côté de l'autre, l'actrice et le réalisateur paraissent n'avoir rien en commun. Monique Mercure s'exprime avec fougue, ponctuant une phrase d'un rire spectaculaire, tournant subitement le dos à son interlocuteur pour fuir une réalité qui l'agace, haussant le ton pour donner plus de poids à une affirmation. Fernand Dansereau ne cherche en rien à l'imiter. Le plus souvent il murmure et lorsqu'une idée lui semble mériter réflexion, il baisse un peu plus la voix jusqu'à devenir à

peu près inaudible. Pourtant leur complicité ne fait pas de doute. Il suffit que le cinéaste évoque une scène du film qu'il a dû écarter pour qu'aussitôt l'actrice précise qu'il en porte entièrement la responsabilité, ce dont ils conviennent à demi-mot, dans le respect mutuel, sans avoir à en dire davantage, avant de conclure l'échange sur un grand éclat de rire.

Ciné-Bulles : Depuis combien de temps vous connaissez-vous?

Monique Mercure : Depuis le tournage du **Festin des morts** en 1964.



Suzanne Clément et Monique Mercure dans **La Brunante** – PHOTO : JEAN DEMERS

Fernand Dansereau : Monique y faisait une déclaration d'amour en alexandrins. Elle était absolument fabuleuse.

Monique Mercure : Je ne m'en souviens pas. Je me déshabillais, j'enlevais une plume, ceci, cela, avec de très jolis mots. Des alexandrins?

Fernand Dansereau : J'avais pris le pari avec le scénariste, Alex Pelletier, de garder la langue des relations des Jésuites, ce qui était assez « flyé »! Ce dont je me souviens, c'est qu'au moment de ce tournage, il y avait une véritable corrida contre moi, j'étais détesté par beaucoup de monde... Aussi j'ai gardé une affection particulière pour les cinq ou six comédiens, dont Monique et Jean-Louis Millette, qui me sont restés fidèles dans ces temps très durs.

*Vous vous êtes ensuite retrouvés sur le plateau de **Ça n'est pas le temps des romans**, sorti en 1967, il y a 40 ans. Quelle est l'origine de ce film?*

Fernand Dansereau : Ce n'est pas une très belle histoire. Mon successeur à la direction de l'équipe française à l'Office national du film (ONF) m'avait convoqué pour me dire que j'avais rendu de grands services, soit, mais que je n'avais pas beaucoup de talent pour le cinéma. Il me proposait de me donner une année pour me trouver un autre emploi et m'offrirait, d'ici là, de faire un petit film pour m'occuper. (Monique Mercure éclate de rire.) Je m'étais souvenu avoir vu ma femme, Jeanne, laisser mon fils grimper sur un toit et me dire de le laisser faire. Cela m'a donné l'idée de départ du film.

Monique Mercure : Jeanne était la fille du poète Alfred DesRochers.

Fernand Dansereau : Comme je me disais que ce serait mon dernier film à vie, je me sentais complètement libre. Je me suis associé notamment à Jacques Leduc qui, lui, a tourné **Chantal en vrac**, pour proposer une série de courts films de fiction, ce qui m'a permis d'improviser **Ça n'est pas le temps des romans** avec Thomas Vamos, directeur de la photographie, et Monique. Nous avons tourné le film sans scénario, avec la participation de mes enfants.

Le film était féministe avant l'heure et il constituait certainement une forme d'hommage à la beauté de sa principale interprète.

Monique Mercure : Je me souviens de huit jours de bonheur total, huit jours de liberté tout à fait dans l'esprit du cinéma-vérité. La première séquence du film, par exemple, celle du petit déjeuner, était affolante. Les enfants disaient ce qu'ils voulaient, les toasts brûlaient, le lait était renversé et à travers tout



Monique Mercure et Fernand Dansereau – PHOTO : ÉRIC PERRON

cela, moi, le seul texte que j'ai eu à apprendre, c'est « Laisse-le faire, il est capable »!

Fernand Dansereau : Tu as quand même dû jouer! Tu as créé un personnage.

Monique Mercure : J'ai eu du plaisir.

Comment le film a-t-il été accueilli?

Fernand Dansereau : Il a remporté le Prix du public à Tours, qui était alors le grand festival de courts métrages, ce qui a fait ravalier la fameuse phrase sur mon absence de talent. L'ONF a fait une version anglaise et en a vendu 400 copies aux États-Unis, ce qui ne s'était jamais vu... Quant à mes enfants, ils ont été condamnés à voir le film année après année dans les écoles. On l'utilisait en catéchèse!



Monique Mercure, Suzanne Clément et Gaston Lepage

Monique Mercure : J'ai aussi fait une tournée des établissements scolaires pour accompagner le film et répondre aux questions.

Fernand Dansereau : Je l'ignorais!

Ce personnage, Madeleine, annonce celui que vous allez interpréter 10 ans plus tard dans J. A. Martin photographe.

Monique Mercure : Tout à fait.

Fernand Dansereau : Peut-être Monique inspire-t-elle cela.

Monique Mercure : J'étais pas mal frustrée lorsque **Ça n'est pas le temps des romans** a été présenté à l'Expo-théâtre et que **Chantal en vrac** l'a emporté. Le film de Fernand avait tout de même plus de profondeur! Je n'en revenais pas!

Fernand Dansereau : C'est le lot des réalisateurs et des actrices...

Monique Mercure : D'accord, mais j'avais mis une si belle robe pour l'occasion. (Elle éclate de rire.)

Vous avez déjà affirmé que Ça n'est pas le temps des romans est l'une des réalisations dont vous êtes le plus satisfait.

Fernand Dansereau : Oui, avec **Le Festin des morts** qui demeure ma plus grande expérience de réalisation. L'accueil qu'on lui a fait m'a blessé pendant des années. C'était ma bataille d'Hernani! **Ça n'est pas le temps des romans** m'a sauvé et m'a permis de rester à l'ONF. Après cela, alors que j'étais encore sur l'élan dépressif de cette fin de carrière prématurée à laquelle je venais d'échapper, s'est présentée une nouvelle possibilité. Un budget traînait, personne n'en voulait, ce qui est beaucoup plus rare aujourd'hui que ce ne l'était à l'époque, et il s'agissait d'aller observer la façon dont une communauté



Patrick Labbé et Monique Mercure

PHOTOS : JEAN DEMERS

résiste ou s'adapte en période de changement industriel accéléré. Robert Forget arrivait alors à l'ONF. Ensemble, nous avons fondé le Groupe de recherches sociales et travaillé dans la complicité sur un documentaire intitulé **Saint-Jérôme**. J'ai découvert beaucoup de choses dans cette expérience, notamment que le processus, la fabrication d'un film, est parfois aussi sinon plus intéressant que le film lui-même.

Pour approcher les gens de Saint-Jérôme, le directeur photo, Michel Régnier, le preneur de son, Michel Hazel, et moi-même sommes partis, chacun de son côté, à la rencontre d'une soixantaine de personnes avec un questionnaire préparé par Gabriel Breton. À l'aide de 42 questions, nous pouvions situer l'attitude d'une personne face au changement. Trente personnes qui jouaient un rôle important à Saint-Jérôme nous avaient été référées. Trente autres ont été choisies au hasard dans le bottin téléphonique. Peu à peu, on s'est aperçu que partout où l'on allait certaines de nos questions ressortaient. On s'est alors demandé ce qui se passait. Un spécialiste m'a expliqué que j'étais en train de faire une intervention sur un grand groupe, ce qui expliquait pourquoi les gens s'appropriaient certaines de nos questions. Le processus même du film avait de l'impact sur la communauté.

Monique Mercure : Est-ce qu'il a changé quelque chose à Saint-Jérôme?

Fernand Dansereau : Les gens ont créé un nouveau parti et il a pris le pouvoir. Entre autres choses...

Revenons à la fiction. Pourquoi ce retour au long métrage de fiction 25 ans après Doux Aveux?

Fernand Dansereau : Pour gagner ma vie. Je n'obéis pas à un plan de carrière précis, mais aux configurations. Je suis toujours allé vers ce qui était possible.

« Pour moi, être cinéaste, cela inclut écrire, monter, produire. Tout cela, c'est du cinéma. J'ai toujours poursuivi cela et je me suis toujours posé des questions. »

FERNAND DANSEREAU

Pour moi, être cinéaste, cela inclut écrire, monter, produire. Tout cela, c'est du cinéma. J'ai toujours poursuivi cela et je me suis toujours posé des questions. Il y a une part de moi qui s'est intéressée à la relation intime, à la relation proche, ce qu'on retrouve dans **Ça n'est pas le temps des romans**, dans *Le Parc des Braves* et, aujourd'hui, dans **La Brunante**.

*Certains thèmes reviennent régulièrement dans votre travail. Ainsi, dans **Doux Aveux** comme dans **La Brunante**, il est question de relations intergénérationnelles.*

Fernand Dansereau : J'avais coécrit **Doux Aveux** avec trois jeunes, Florence Bolté, Dominique Lévesque et mon fils Bernard, aussi le film était-il la traduction des relations qui s'étaient développées entre nous.

D'autres raisons de revenir au long métrage?

Fernand Dansereau : **Ça n'est pas le temps des romans** était un tiers de film signé Fernand Dansereau. On me disait que je n'avais pas de talent, j'étais vraiment enragé, alors je voulais tourner un long métrage. Je voulais en finir un jour avec ce très vieux rêve. Pendant la guerre, ma mère m'a donné de l'argent et je suis parti de Québec pour aller à Montréal où, pendant 15 jours, j'ai vu 5 films par jour. Je regardais Odette Joyeux que je trouvais si belle et je me disais qu'un jour j'aurais ma comédienne en gros plan au grand écran. Voilà, c'est fait. À travers les années, j'avais gardé l'idée de finir **Ça n'est pas le temps des romans**, alors régulièrement j'achalais Monique avec cela, sans avoir trouvé la bonne idée. C'est venu il y a sept ans en parlant santé avec mon amie Rollande Beaugrand-Champagne, de nature hypocondriaque. Alors que nous parlions de la maladie d'Alzheimer, je lui ai dit que si cela m'arrivait, je me suiciderais probablement, ce à quoi elle m'a répondu que je ne savais pas tout ce dont je priverais les autres en faisant cela. Cela m'a vraiment interloqué.

Vous utilisez d'ailleurs l'image du lichen dans le film pour parler de la dépendance des uns à l'égard des autres.

Fernand Dansereau : J'ai pris cette idée dans le documentaire que j'ai fait sur mon cousin Pierre Dansereau, **Quelques raisons d'espérer**. L'idée que deux êtres vivants sont indispensables l'un à l'autre. Cette réflexion est venue s'ajouter à une démarche spirituelle que je poursuivais. Le scénario de **La Brunante** était né. Je voyais la possibilité de revenir à Monique et d'utiliser des images du film que nous avions tourné dans les années 1960. J'ai apporté un

premier scénario à Monique et au producteur, Jean-Roch Marcotte, en 2000.

Monique Mercure : Quand j'ai lu ce scénario, j'ai été bouleversée. J'ai appelé Fernand en larmes. Mais quand je lui ai dit que c'était un film sur la maladie d'Alzheimer, il m'a envoyé promener. Je n'en revenais pas!

Fernand Dansereau : Ce n'est pas un film sur cette maladie. Madeleine pourrait avoir la sclérose en plaques, ce serait pareil.

N'empêche, cette maladie qui s'attaque à la mémoire constitue un matériau d'une richesse incroyable pour quelqu'un qui raconte des histoires. Et, tous les deux, je suppose qu'à un moment ou à un autre vous avez pensé à Claude Jutra, mort en 1986, en faisant ce film, non?

Monique Mercure : Toujours. J'ai connu Claude alors qu'il était interne à l'hôpital Saint-Luc et je suis l'une des dernières à l'avoir vu.

Fernand Dansereau : Claude était un ami et le parrain de mon fils Bernard. Son suicide m'a beaucoup touché. Je n'ose pas dire que mon film est une réponse à son geste. Tout de même...

Quel serait donc le sujet du film?

Fernand Dansereau : Le consentement au mystère de la vie et l'acceptation de la souffrance, qui sont des sujets très importants pour moi. Comme créateur, j'ai appris que je ne peux pas créer quelque chose d'intéressant sans accepter de souffrir. Si l'on n'accepte pas de payer la souffrance, on ne participe pas à la création. Cela ne se place pas dans le cadre d'une religion, d'ailleurs je ne sais rien du cadre, c'est un mystère. En tant que créateur, je suis constamment placé devant le choix de poser le geste juste. Je suis un nageur dans une rivière où il y a des courants. Je dois apprendre à les utiliser.

Monique Mercure : Un saumon!

Fernand Dansereau : Dans **La Brunante**, je raconte comment ce personnage est amené graduellement à contempler le mystère de son destin. C'est le cœur du film.

Le scénario a-t-il beaucoup bougé au fil des ans?

Fernand Dansereau : Il y a eu 17 versions!

Monique Mercure : Selon moi, le premier scénario était sans faille. Pas à cause de la maladie d'Alzheimer, mais parce qu'on partageait la souffrance de

« *Quand j'ai lu ce scénario, j'ai été bouleversée. J'ai appelé Fernand en larmes. Mais quand je lui ai dit que c'était un film sur la maladie d'Alzheimer, il m'a envoyé promener. Je n'en revenais pas!* »

MONIQUE MERCURE

cette femme-là. Je vis depuis si longtemps des drames épouvantables. Bon, ça y est, je pleure... Je les vis pleinement et je me relève. Quand on parlait de la maladie d'Alzheimer à travers cela, Fernand me servait ses grandes théories philosophiques. Son côté curé...

Fernand Dansereau : En fait, je ne voulais pas débattre avec les spécialistes de la maladie d'Alzheimer et devoir suivre minutieusement le développement de la maladie.

Vous montrez les premiers stades de l'alzheimer, pas les aspects les plus troublants de cette maladie.

Fernand Dansereau : J'ai parlé de cela avec Édith Fournier qui a vécu la maladie du cinéaste Michel Moreau, qui était mon grand copain. Quand je suis dans son champ de vision, il me reconnaît. Dès que j'en sors, il ne se souvient pas m'avoir vu. C'est terrible. Ce n'est pas ce que je voulais filmer.

Monique Mercure : Parfois, je n'avais pas de nouvelles de Fernand pendant un an ou deux, puis je recevais un nouveau scénario, différent des précédents. Parfois, je lui disais des choses horribles après l'avoir lu, du genre : « Non, je ne joue pas là-dedans. » Je dis des bêtises tout le temps, alors que, lui, il demeure très poli.

Fernand Dansereau : Je connais Monique...

Monique Mercure : Quand il m'a envoyé la dernière version et qu'il m'a annoncé que je jouerais avec Suzanne Clément, c'était ça.

Fernand Dansereau : J'ai vu plusieurs actrices de cette génération en audition. Quand j'ai choisi Suzanne, il était clair qu'il fallait réécrire le personnage tellement son énergie était différente de ce que j'avais imaginé.

Monique Mercure : Elle et moi, nous ne voulions surtout pas d'un scénario à l'eau de rose!

Fernand Dansereau : Au Québec, on doit faire lire son scénario à bien du monde afin de financer le film, ce qui entraîne de nombreux ajustements. Pendant toutes ces années, Monique m'a aidé.

Monique Mercure : J'ai défendu ce scénario bec et ongles.

Fernand Dansereau : Lorsqu'est venu le temps de tourner, j'ai laissé les actrices s'approprier le scénario, ce qui quelques fois m'a alarmé, par exemple quand Suzanne Clément se refusait à tourner une scène. Mais ce qu'elles en ont fait est supérieur à ce que j'ai écrit.

« Entre elle et moi, quelque chose s'est passé. Pourtant, je la redoutais à cause de son énergie, très près de la mienne. Suzanne est une actrice qui veut arriver quelque part, comme Geneviève Bujold à ses débuts, ce que je n'ai pas. »

MONIQUE MERCURE

Monique Mercure : Entre elle et moi, quelque chose s'est passé. Pourtant, je la redoutais à cause de son énergie, très près de la mienne. Suzanne est une actrice qui veut arriver quelque part, comme Geneviève Bujold à ses débuts, ce que je n'ai pas.

Fernand Dansereau : C'est une professionnelle, ce n'est pas que de l'ambition.

Comment vivez-vous avec l'idée de vieillir à l'écran?

Monique Mercure : Dans **La Brunante**, j'ai accepté cela d'emblée!

Fernand Dansereau : Monique a eu un courage extraordinaire!

Monique Mercure : Je ne suis pas *glam* dans ce film et Philippe Lavalette a fait des images pas du tout désagréables, aussi j'ai accepté d'avoir mon âge, des poches, des rides, sans me soucier de mon image.

Fernand Dansereau : De sorte qu'on ne voit que le talent.

Monique Mercure : Tout de même, c'est un film qui m'a fait beaucoup souffrir en termes de relations humaines. Avec lui, j'étais innommable. Tellement méchante parfois... On me maquillait à peine, ce que je portais me plaisait, je me rendais sur le plateau où je pouvais raconter des blagues pendant que tout le monde se préparait et dès que j'entendais « Action », c'était comme si j'avais pesé sur un bouton. J'étais *on*. Je n'avais jamais connu ça. Je n'ai pas eu une seconde de trac.

Alors pourquoi être innommable à l'extérieur du plateau?

Monique Mercure : C'était trop pénible.

Fernand Dansereau : Cette tâche était porteuse d'une grande charge d'angoisse. Monique prenait un risque énorme. Elle sacrifiait quelque chose de son personnage public.

Monique Mercure : C'est ce qu'il pense, pas moi!

Fernand Dansereau : Tout ce qui pouvait sortir de positif, pour Monique comme pour Suzanne, c'est que leur personnage soit fabuleux et qu'on ne voit que le talent. Monique devait négocier son angoisse avec quelqu'un et c'est avec moi qu'elle devait le faire. Ce qu'elle appelle ces choses innommables, c'est son angoisse et dans la mesure où je pouvais la prendre, elle pouvait continuer.

Monique Mercure : Je trouvais toutes les raisons du monde pour ne pas être d'accord avec lui parce qu'il m'imposait des choses tellement dures...



Madeleine (Monique Mercure) et Zoé (Suzanne Clément) à Percé – PHOTO : JEAN DEMERS

Fernand Dansereau : N'empêche, retourner sur un plateau de tournage, c'est un bonheur.

Monique Mercure : Un bonheur indiscutable, malgré l'horreur, l'angoisse.

Fernand Dansereau : Le plateau, c'est le dernier refuge de la dictature! (Il éclate de rire.)

Monique Mercure : Et puis il a choisi un lieu de tournage tellement beau! Jusque-là, je connaissais mal la Gaspésie. Le mont Sainte-Anne, les deltaplanes, le fleuve, les inukshuks, c'est à pleurer de beauté.

Fernand Dansereau : Comme je voulais quand même faire un film un petit peu populaire, j'ai voulu utiliser les lieux communs, comme Percé. Le lieu commun est absolument essentiel en communication. On ne peut rien dire d'original sans cela.

Monique Mercure : Et puis le ciel était toujours beau. Ainsi, je l'ai haï parce qu'il m'habillait comme la Sainte Vierge au moment où mon personnage choisit de se suicider. Je trouvais cela infâme. Eh bien, j'ai eu tort, c'est très beau. Même qu'il y a un arc-en-ciel.

Fernand Dansereau : J'étais fasciné de voir à quel point la météo répondait à mes besoins alors que cela aurait pu être la catastrophe. Quatre jours de pluie à Percé auraient fait exploser le budget.

*« Je ne
connais pas
l'art de diriger
des comédiens.
Je les laisse
travailler. »*

FERNAND DANSEREAU

Monique Mercure : À un certain moment j'ai été frappé du syndrome de Stendhal. Je pleurais tellement ce que je voyais me paraissait beau. Alors finalement, je lui suis très reconnaissante.

Comment travaillez-vous avec les acteurs?

Fernand Dansereau : Je ne connais pas l'art de diriger des comédiens. Je les laisse travailler.

Monique Mercure : Mais il est fatigant en répétition! Il est tatillon, il veut des choses précises même si l'on n'est pas sur le lieu du tournage. Il m'est arrivé de refuser certaines choses, par exemple de parler face à un miroir. Je ne suis quand même pas Renée Saint-Cyr dans les années 1930! Et je l'ai fait!

Fernand Dansereau : Par rapport aux comédiens et à l'équipe de tournage, mon principal instrument de travail, c'est la clarté et la qualité de mon intention, ma capacité à leur communiquer ce que je veux. Ils font le reste. Je ne sais pas comment dire à un acteur de faire ceci ou cela, mais je peux lui dire mon intention par rapport à la séquence, au personnage.

Monique Mercure : En fait, il ne nous disait pas grand-chose parce que c'était évident.

Fernand Dansereau : J'ai réuni les acteurs un mois à l'avance pour établir quelque chose, ce qui leur

donnait tout le temps d'incuber leurs personnages, de laisser travailler leur inconscient.

Monique Mercure : Curieusement, ce qui m'a aidé c'est d'avoir tourné la série *Providence*. J'ai eu peu de premiers rôles au cinéma à part **J. A. Martin photographe** et **Qui a tiré sur nos histoires d'amour?** et c'est probablement ce qui explique que lorsque je tournais jusqu'ici, j'étais pris d'un trac abominable. Si l'on avait pris mon pouls, on aurait constaté qu'il était à 130. Le tournage de *Providence* m'a rendu ce métier très facile. Soudain, les compliments me viennent de partout de sorte que, pour la première fois, je me suis sentie capable, convaincue qu'on ne me jugeait pas.

Fernand Dansereau : Il y a aussi la liberté acquise par ton esprit. Quand on parle de la vieillesse, il y a une chose qu'il faut dire : ce sont les autres qui nous vieillissent.

Monique Mercure : Oui!

Fernand Dansereau : En dedans, j'ai toujours 17 ans!

Monique Mercure : Moi, 35!

Vous êtes donc deux fois plus âgée que lui!

Monique Mercure : Je viens de passer une journée sur le plateau de *Providence* à Oka et tout le monde était fatigué, sauf Benoît Girard et moi.

Fernand Dansereau : Monique a une énergie remarquable.

Vous avez tous deux survécu aux modes dans des métiers souvent cruels.

Monique Mercure : **Deux femmes en or**, par exemple. Quel drame dans ma vie! C'est d'une cruauté sans nom. J'ai connu un immense succès avec quelque chose qui m'a blessée. Aujourd'hui encore je suis blessée lorsque quelqu'un me le rappelle. J'ai 76 ans!

Arrivez-vous à vous détacher de vos images publiques?

Fernand Dansereau : J'ai beaucoup de détachement. Un auteur...

Vous avez tout de même connu d'immenses succès avec des séries qui ont marqué l'imaginaire québécois.

Fernand Dansereau : Dans les années 1980, je me suis fait rentrer dedans, alors j'ai commencé à faire du zen. *L'ego* en avait pris une claque! Je me suis assuré de ne pas développer d'image publique, l'aspect



Philippe Lavalette et Monique Mercure — PHOTO : JEAN DEMERS

« Comme j'aime les directeurs photo, Fernand était mon mari et Philippe Lavalette mon amant, puisqu'il n'était pas responsable de l'écriture du film. Il était là pour me mettre en valeur. »

MONIQUE MERCURE

égoïste de mes activités, bien qu'il faille le faire à l'occasion pour assurer le financement de ses projets.

Monique Mercure : Quand je me promène sur la rue, je ne sais pas que je suis connue. Alors je suis toujours étonnée quand on me dit qu'on m'aime. Par ailleurs, je refuse toute forme d'entrevue dans les magazines consacrés à la vie des vedettes.

Le film est accompagné de musique classique. Pourquoi?

Fernand Dansereau : Le choix de la musique a été ce qu'il y a eu de plus difficile, notamment l'écriture des chansons parce que Suzanne Clément tenait beaucoup à un certain nombre de choses. J'ai espéré un temps avoir une musique originale, mais il a fallu y renoncer parce qu'on n'arrivait à rien de satisfaisant. Lorsque j'avais 17 ans, un matin en m'éveillant, j'avais découvert le *Stabat Mater* de Pergolèse que quelqu'un faisait jouer dans la maison. Cela avait été une révélation. J'ai monté le film sur cette musique, ce qui a été ma bouée de sauvetage.

Monique Mercure : Finalement, Fernand a opté pour le *Stabat Mater* de Bach, plus entraînant, plus près du *road movie*. Exactement ce qu'il fallait au film. Un film singulier qui ne ressemble à rien d'autre.

La musique rapproche les deux personnages principaux qui jouent du piano ensemble.

Monique Mercure : Fernand voulait me faire jouer du violoncelle, j'ai refusé. Jouer du violoncelle, c'est compliqué, et puis je ne travaille plus, alors je joue mal.

De toute évidence, il vous a fallu négocier un certain nombre de choses. Parvenez-vous à vous abandonner sur le tournage?

Monique Mercure : Complètement. C'est ce qui m'a sauvée, je crois. Comme j'aime les directeurs photo, Fernand était mon mari et Philippe Lavalette mon amant, puisqu'il n'était pas responsable de l'écriture du film. Il était là pour me mettre en valeur. Un acteur se raccroche comme cela à toutes sortes de choses, un meuble, la nature...

Fernand Dansereau : En même temps, nous étions extrêmement complices, Philippe et moi. Nous avons calibré au poil la dureté de la lumière sur le visage de Monique. Évidemment, il y a eu des moments plus délicats, comme la scène de la fin. Les deux actrices étaient angoissées et Monique voulait qu'on se tienne à distance.

Monique Mercure : Je lui disais : « Ne m'approche pas! »

Fernand Dansereau : Je me battais contre son angoisse et je me disais que je l'aurais tôt ou tard. (Ils éclatent de rire.) Il ventait très fort, aussi nous étions attachés pour éviter qu'il arrive quoi que ce soit, l'endroit était réputé dangereux. Quand l'angoisse s'est estompée, nous avons pu nous approcher et j'ai pu filmer Monique de face. Après cela, elle m'a avoué qu'elle avait eu le sentiment d'avoir tout contrôlé, le vent, la réalité, tout. Mais cela, tout le monde le voyait sur le plateau.

Monique Mercure : Il y avait un contraste immense entre la détresse de mon personnage et la beauté du paysage. La scène terminée, j'ai hurlé comme une perdue, de douleur.

Votre film pourrait se terminer sur des images désespérées. Vous en avez décidé autrement.

Fernand Dansereau : Je ne regarde pas la vie comme cela. À la fin du film, je parle à Claude Jutra. Il y a, comme cela, des échanges entre les cinéastes. Le plus curieux, c'est que dans la scène du motel on aperçoit un magazine où il est question de la maladie d'Alzheimer. On y voyait la photographie de Claude...

Monique Mercure : Si cela avait été possible, c'aurait été bien de lui faire un clin d'œil, à la manière de François Truffaut ou de Claude Chabrol au temps de la Nouvelle Vague.

Vous avez tous deux plus de 75 ans. Vous arrive-t-il de penser à la retraite?

Monique Mercure : Je ne saurais pas m'arrêter. Et puis, comme Fernand, il faut que je gagne ma vie.

Fernand Dansereau : Je ne veux pas m'arrêter, mais je me permets de ralentir. J'ai commencé à écrire le film suivant, en espérant que **La Brunante** marche assez pour qu'on me permette d'en faire un autre.

Monique Mercure : Un nouveau film? Avec moi, bien sûr... (Ils éclatent de rire.)

Comment voyez-vous le cinéma québécois aujourd'hui?

Fernand Dansereau : Je suis très content. J'ai l'impression que les gens de ma génération n'ont pas travaillé pour rien. En 1956, nous n'étions qu'une trentaine. Aujourd'hui, il y a beaucoup plus de monde et il se fait de bons films, mais aussi des cochonneries, comme toujours. Ces 50 dernières années, je ne me souviens pas d'un seul instant où il n'y ait pas eu des injustices et des incongruités, mais aussi des gestes de générosité et des éclats de génie parmi les gens de la profession.

Monique Mercure : Ce qui est surprenant, c'est le nombre incroyable d'artistes de talent qu'on trouve au Québec. Il faudrait faire de nos villes des endroits culturels parce que c'est par la culture qu'on est en santé, qu'on arrive à quelque chose comme société et même qu'on devient riche.

Fernand Dansereau : En botanique, on dit que pour faire fleurir une plante, il faut la menacer. J'ai l'impression que l'effervescence créatrice qu'on constate au Québec est liée à la menace constante qui pèse sur notre identité.

Monique Mercure : Alors, pas de doute, nous continuerons de voir pousser beaucoup de fleurs. ■

*« J'ai commencé à écrire le film suivant, en espérant que **La Brunante** marche assez pour qu'on me permette d'en faire un autre. »*

FERNAND DANSEREAU



L'équipe de **La Brunante** — PHOTO : JEAN DEMERS